

## L'AVARICE (ET LA CUPIDITÉ)

Parler des péchés capitaux, c'est parler de soi. C'est ce dont je me suis rendu compte en préparant ces conférences. Et cela d'autant mieux, si je puis dire avec un clin d'œil, que le premier Père de l'Église à les avoir systématisés, avant même Jean Cassien ou Grégoire le Grand, n'est autre qu'Evagre le Pontique, né, comme chacun sait, à Ibora – avec un seul *r* –, une petite cité d'Asie mineure...

Plus sérieusement, dès que l'on explore ce que sont gourmandise, impureté, avarice, acédie, colère, paresse, vaine gloire et orgueil, selon la liste d'Evagre, on ne peut que se sentir concerné, et découvrir, à sa plus grande honte, que ces penchants, ces pensées mauvaises, ces λογισμοί, comme il le dit, ne cessent guère de s'agiter en nous pour nous entraîner sur la voie du péché.

Aujourd'hui nous abordons l'avarice, flanquée de sa complice la cupidité, deuxième des péchés capitaux selon l'énumération qu'en donne le *Catéchisme de l'Église catholique* (1992). On pourrait dire qu'aujourd'hui face à celui qui est se dresse celui qui a !

### I – L'avarice et la cupidité : portraits et figures

#### 1 – Quelques portraits

Penser à l'avarice ou à la cupidité, c'est peut-être d'abord laisser surgir en nous une galerie de portraits qui nous ont frappés un jour ou l'autre.

Voici par exemple celui de *l'Avare* de Molière, familier de nos années d'apprentissage des lettres, avec la figure burlesque d'Harpagon, hanté par le sort de sa cassette pleine d'or. Figure qui se révèle aussi, à l'examen, d'une terrifiante cruauté puisque l'avare est capable de sacrifier le bonheur de ses enfants à des mariages arrondissant encore plus une fortune qui à tout autre que lui paraîtrait suffisante, et ce au nom de l'ἀρπαγή, la rapacité et la cupidité qui se sont emparées de lui.

Voici encore la figure du Gollum de Tolkien, idolâtre de son *precious*, « son précieux », de la matérialité même de cet anneau dont il n'a pas saisi qu'il est en fait un instrument de pouvoir bien plus redoutable, qui cherche précisément à retourner à son véritable possesseur, celui qui l'a forgé. Figure dérisoire donc, possédé par celui qu'il croit posséder, prêt au meurtre pour reprendre un objet qui a en fait délaissé celui qui n'est qu'un pathétique avatar du véritable maître, le redoutable Sauron.

Bornons-nous à ces deux portraits. Si l'un comme l'autre relèvent finalement et de la comédie et de la tragédie, ils nous révèlent bien aussi ce que la sagesse populaire a toujours affirmé : l'argent – symbolisé ici par l'or –, s'il est un bon serviteur est un bien mauvais maître. Par un renversement dialectique saisissant, celui qui croit le posséder est en fait possédé par lui. Fasciné par ce qu'il y a de plus précieux dans le monde matériel, l'homme – ou l'elfe et le nain, si nous aimons lire Tolkien et son *Silmarilion* – déchoit de ce pour quoi il est créé : le monde de l'esprit. Il en vient à perdre toute figure humaine, à l'instar du Fafnir ou Fafner des légendes germaniques, ce nain ou ce géant qui se transforme en terrifiant dragon, accroupi sur son fabuleux trésor, veillant sur l'or qu'il a dérobé et amassé. L'avare, le cupide, celui qui cherche à accaparer les biens de la nature et à les transmuter en trésor, se transforme lui-même en bête infrahumaine, capable des pires exactions. Saint Thomas d'Aquin, à la suite de saint Grégoire, en énumère la liste : trahison, fraude, fourberie, parjure, inquiétude, violence, endurcissement du cœur (*Somme de théologie* II-II, 118, 8). D'un cœur devenu aussi dur que les écailles du dragon...

## 2 – Analogies

Saint Paul se fait l'écho de ce naufrage spirituel dans sa 1<sup>re</sup> lettre à Timothée : « Quant à ceux qui veulent amasser des richesses, ils tombent dans la tentation, dans le piège, dans une foule de convoitises insensées et funestes, qui plongent les hommes dans la ruine et la perte ». Car, conclut-il, « la racine de tous les maux, c'est l'amour de l'argent, la *φιλαργυρία*. Pour s'y être livrés, certains se sont éloignés de la foi et se sont transpercé l'âme de tourments sans nombre » (1 Tm 6, 9-10).

Renversement dialectique, disais-je : ces riches vivent comme des misérables. La Bruyère s'en fait l'écho : « Il y a des gens qui sont mal logés, mal couchés, mal habillés, et plus mal nourris ; qui essuient les rigueurs des saisons, qui se privent eux-mêmes de la société des hommes, et passent leurs jours dans la solitude ; qui souffrent du présent, du passé et de l'avenir ; dont la vie est comme une pénitence continuelle, et qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible : ce sont les avares » (*Caractères*, De l'homme, 114). L'avare, de riche qu'il est, laisse ainsi entrevoir, par son comportement extérieur, l'extrême pauvreté qui l'habite. Saint Basile de Césarée ne s'y est pas trompé lorsqu'il lui lançait à la face : « Oui, tu es pauvre, tu ne possèdes aucun bien : tu es pauvre d'amour, pauvre de bonté, pauvre de foi en Dieu, pauvre d'espérance éternelle » (*Hom. sur Luc 12*, 8).

A quoi pourrait-on comparer l'avare et le cupide ? Peut-être bien à l'un de ces *trous noirs* dont l'astrophysique contemporaine soupçonne l'existence dans les espaces illimités de l'univers. Ces étoiles qui, ayant un jour explosé, se sont effondrées sur elles-mêmes et dont la densité est devenue telle qu'à l'instar des cupidés elles attirent tout à elles, ne cessant d'absorber ce qui passe à leur portée comme de gigantesques araignées sur leur toile ; et qu'à l'instar des avares, elles empêchent même les photons, à la masse pourtant dérisoire, d'échapper à leur attraction. C'est d'ailleurs pour cela que ces masses si denses sont invisibles et même noires sur le fond lumineux des galaxies : aucune lumière ne peut en émaner. Extrêmement riches, elles font figure de pauvres par leur noirceur... Comme les avares de Molière ou de La Bruyère. Extrêmement denses, elles perdent leur luminosité d'étoiles, comme les Fafner et les Smaug perdent leur humanité en se transformant en reptiles crachant le feu et empestant le soufre...

A quoi pourrait-on encore les comparer ? Peut-être bien à celui qui a refusé de dépendre filialement d'un Père parce qu'il y a vu la dépendance de l'esclave victime d'un tyran. Autrement dit la créature qui, de manière contradictoire et absurde, s'est voulue autonome, affranchie de toute dépendance créatrice. En bref, le démon et tous ceux qu'il a pu berner, à commencer par nos premiers parents. Car qu'est-ce que le cupide sinon celui qui désire à l'infini, jusqu'à usurper la condition de Celui seul qui est infini par nature ? Qu'est-ce que l'avare sinon celui qui prétend tout retenir en sa main, à l'image du *Pantocrator* divin ? Double singerie de la plénitude et de la puissance divines...

Mais aussi symptôme d'une blessure profondément enracinée dans la nature humaine, justement blessée par le péché originel. Car désormais si Dieu n'est plus un Père plein de tendresse mais un lointain potentat, ne faut-il pas s'en défier ? Si le cosmos n'est plus l'écrin où l'on devait vivre mais un environnement hostile, ne faut-il pas accumuler toujours plus pour pouvoir s'en garder ? Si l'autre n'est plus l'aide bien assortie mais un concurrent dangereux ne faut-il pas là encore amasser pour s'en défendre ?

L'avarice et la cupidité sont ainsi le symptôme d'un désir de sécurité, d'un besoin de se prémunir de ce qui menace notre vie. Nécessité ontologique dans un monde devenu redoutable à cause du péché originel. Mais aussi nécessité pervertie par l'excès : saint Thomas d'Aquin, reprenant Aristote, dit que l'avarice est « un amour immodéré de possessions (*immoderatus amor habendi*) » (*Somme de théologie* II-II, 118, 1).

## II – L’avarice et la cupidité : analyse

### 1 – Définition

Revenons sur cette définition : « un amour immodéré de possessions ». Si, selon saint Thomas d’Aquin et Aristote avant lui, c’est la mesure qui fait la vertu – *in medio stat virtus* –, c’est la démesure qui fait le vice. Et cela par excès ou par défaut. Dans le cas qui nous intéresse, la vertu est la libéralité, ou générosité, et les deux vices opposés sont, par excès, la prodigalité et l’insouciance, et par défaut l’avarice ou la cupidité. Le fondement de la vertu est en effet notre relation à Dieu, une relation de créature. Être créé, c’est être donné à soi pour entrer dans la réciprocité du don, et donc se donner à celui qui nous a donné l’être. Le fondement, c’est la relation, c’est l’échange des dons. Ce que nous vivons d’ailleurs de manière éminente à la messe : ce que nous donnons – pain et vin – nous est rendu eucharistiqué : corps et sang du Christ.

Comme le dit saint Paul : « Qu’as-tu que tu n’aies reçu ? » (1 Cor 4, 7). D’où la parole de l’évangile : puisque « vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement » (Mt 10, 8). La base, chrétienne, de notre relation aux biens, c’est donc de les acquérir pour notre sécurité et pour notre bien-être, sans nous y attacher, car ceux qui ne sont pas consommés sont destinés à être partagés ou transmis. En effet, dit saint Paul : « Nous n’avons rien apporté dans le monde, et de même nous n’en pouvons rien emporter » (1 Tm 6, 7).

L’avarice et la cupidité sont donc des pathologies de notre rapport aux choses. Saint Paul le dit clairement : « Mortifiez la cupidité, qui est une idolâtrie » (Col 3, 5). C’est en effet du pélagianisme : c’est croire que l’on peut se garantir du mal par ses propres forces ; c’est croire, plus profondément, que l’on peut se sauver sans l’aide de Dieu ; c’est manquer de confiance en la providence en cédant à une boulimie de richesses censées nous protéger d’un avenir incertain. « Tout être qui possède en abondance s’estime trop pauvre », note finement saint Ambroise (*Sur Naboth le pauvre*, 50). Et on assiste à ce paradoxe, si bien croqué encore une fois par La Bruyère : « S’il est vrai que l’on soit pauvre de toutes les choses que l’on désire, l’ambitieux et l’avare languissent dans une extrême pauvreté » (*Caractères*, Des biens de fortune, 49). Cela me rappelle ce ministre accusé de détournement de fonds et qui se faisait à peu près cette réflexion : « Avant j’aspirais à des biens à ma portée ; quand mes revenus ont augmenté, j’ai aspiré à biens de premier ordre, tableaux de maîtres au lieu de copies, etc. Alors j’ai découvert que je n’avais pas encore les moyens de mes nouveaux désirs, si bien que j’ai détourné des fonds pour mettre mes moyens, pourtant plus élevés, au niveau de mes désirs qui l’étaient encore davantage ». Morale de cette histoire : quel que soit le niveau de ses revenus, on est toujours le pauvre de quelque chose, le pauvre de quelqu’un que l’on envie. Et cela autorise, croit-on, tous les comportements.

C’est en cela que la cupidité ou l’avarice est un péché capital : elle est à la source de beaucoup d’autres. Ceux que j’ai énumérés tout à l’heure, et en particulier fraude et violence, pour acquérir et conserver. Elle se caractérise par trois dimensions : l’attachement du cœur à l’argent, le désir d’acquérir sans cesse et l’opiniâtreté dans la possession.

### 2 – Extension

L’avarice et la cupidité portent essentiellement sur l’argent – dont le symbole est l’or – mais elles ne se bornent pas qu’à lui. Elles s’étendent à tous les biens matériels : tableaux de maîtres,

propriétés à la ville ou à la campagne, mais aussi montres de prix – sans lesquelles vous n’êtes rien ! –, barbouillages d’artistes contemporains dont on espère tirer une plus-value en bernant plus snobs que soi, jusqu’à l’or lui-même serré compulsivement dans une cassette ou aujourd’hui dans le coffre d’une banque. Pour tous ces biens désirables, l’argent est un formidable moyen d’acquisition parce qu’il est polymorphe : divisible à l’envi, il est convertible en biens de toute sorte. C’est l’intermédiaire parfait. Il peut même prétendre acquérir des biens non matériels, même si le *Cantique des Cantiques* dit : « Qui offrirait toutes les richesses de sa maison pour acheter l’amour ne recueillerait que mépris » (Ct 8, 7). On sait bien que l’argent peut corrompre, ne serait-ce que le jugement. La Bruyère, toujours lui, s’en fait l’écho dans un passage à portée universelle et à l’ironie mordante : « Si le financier manque son coup, les courtisans disent : c’est un bourgeois, un homme de rien, un malotru ; s’il réussit, ils lui demandent (la main) de sa fille » (*Caractères*, Des biens de fortune, 7).

L’avarice ne se borne pas aux biens matériels. Si on peut être avare de son argent, on peut l’être aussi de son temps, que l’on ne consacrerait qu’aux personnes ou aux activités qui nous paraissent dignes de nous. On peut être aussi avare des positions que l’on occupe, des charges que l’on tient, même quand elles sont bénévoles et ne pas vouloir les céder à d’autres.

Plus subtilement encore l’avarice ou la cupidité peut s’étendre aux biens spirituels eux-mêmes. Les docteurs de l’Église parlent d’avarice spirituelle, notamment dans la vie de prière. On convoite les retombées sensibles de l’expérience de Dieu. Il y a toute une littérature, d’origine anglo-saxonne souvent, bien pragmatique donc, qui détaille l’intérêt qu’il y a à prier, à méditer, voire à pardonner : cela réduit le stress, augmente le bien-être, éloigne les causes de cancer ou de maladie cardio-vasculaire, etc. Tout cela n’est en fait qu’illusion, cupidité spirituelle : pour reprendre une expression de saint François de Sales dans un de ses sermons, c’est viser « les consolations de Dieu plutôt que le Dieu des consolations ».

S’y ajoute l’avarice spirituelle qui veut que se prolongent ces consolations quand elles sont données alors qu’elles ne sont souvent que des amorces de la vie spirituelle. Saint Paul, suivi en cela par tous les mystiques, souligne que vient le temps du sevrage : au lait sucré des commencements de la dévotion succèdent les nourritures solides et parfois amères de l’âge adulte. Pénétrer dans la nuée, à la suite de Moïse, c’est non seulement entrer dans l’intimité divine mais c’est aussi, et pour la même raison, entrer dans un univers qui nous est étranger et qui se traduit par le sevrage de nos facultés d’appréhender le réel, en particulier la sensibilité et la connaissance. C’est pourquoi les auteurs mystiques parlent volontiers de nuit des sens et de nuit de l’esprit. On ne sent plus rien, on ne voit plus rien, c’est à peine si l’on veut encore quelque chose dans ce désert spirituel. Face à cette radicalisation du cheminement de l’esprit dans sa marche vers la Terre promise, on a parfois envie, comme les Hébreux de jadis, de regretter les oignons et les viandes d’Égypte, s’arrêter à un stade antérieur de notre vie spirituelle. Saint Jean de la Croix s’est fait le guide des âmes ainsi désemparées par ce qu’elles percevaient pour une régression, à cause de ce sevrage, et il leur a fait entrevoir l’aurore qui allait briller au terme de leur nuit ; tandis que sainte Thérèse de Jésus conduisait ces mêmes âmes à travers les dédales du Château intérieur vers le diamant qui brille au centre, celui de la chambre nuptiale.

### **3 – Gravité de ce péché capital**

Comme on le voit, l’avarice ne concerne pas que les biens matériels et peut engourdir l’âme à la recherche de Dieu. Combien plus engourdit-elle les âmes qui ne le recherchent guère ! A ceux à qui on n’a donné d’autre horizon que confort et consumérisme, elle ne fait qu’attiser la cupidité, l’envie, la jalousie. La course aux biens matériels désagrège l’ordre social voulu par Dieu et fondé sur la charité, qui est avant tout don, et don de soi. L’argyrophilie, le goût de l’argent, mine jusqu’aux familles les

plus unies, les faisant parfois éclater au moment des successions. Elle enferme les individus sur eux-mêmes et sur leurs prétendus besoins. Elle abrute l'âme en la détournant de ces biens immatériels que l'on peut posséder en les partageant, comme les biens de la culture. Saint Jean-Paul II disait même que la foi grandit on la donne, quand on la partage (*Redemptoris missio*, 2). Ce qui n'est pas le cas d'un portefeuille d'actions du CAC 40 !

L'accaparement des biens de la nature par les avares et les cupides que nous sommes tous devenus avec la culture matérialiste dans laquelle nous baignons est aussi bien synchronique que diachronique. Comme le dénonçait Benoît XVI avant même François, une minorité d'individus s'arroge la majorité des richesses de la planète, en termes de matières premières, de biens de consommation et d'actifs financiers. Je lisais il y a peu que s'il y a vingt ans il fallait 350 milliardaires pour se partager la moitié des richesses du monde, il n'en fallait plus qu'une soixantaine en 2016 et 26 aujourd'hui ! Quant à l'écart des revenus, en France, il ne cesse de se creuser. Les revenus des plus riches croissent plus vite que ceux des autres : il y a une accélération dans la progression de l'écart. Dit autrement, le millième supérieur de la population voit ses revenus augmenter proportionnellement plus vite que les autres fractions. Il faudrait que le patron de Renault quitte sa charge sans parachute doré pour ralentir quelque peu l'envolée de la statistique !

Je parlais d'accaparement synchronique : celui-ci vaut de l'individu comme du groupe national. Il y a, si l'on veut, une avarice collective. On sait par exemple que les habitants des Etats-Unis consomment une fraction largement supérieure des ressources de la planète relativement à leur proportion dans la population mondiale. A cet accaparement au temps présent, aujourd'hui, s'ajoute un accaparement diachronique, pillant le futur au profit du présent, tous les Etats ou presque vivant désormais à crédit. L'emballement du consumérisme aboutit à des dettes souveraines incommensurables qui pèsent sur les générations à venir tandis que l'exploitation des ressources pose la question de leur renouvellement dans les siècles, voire les décennies à venir. Comme vous le voyez, et sans tomber dans le catastrophisme du défunt *Club de Rome* des années 70, l'avarice et la cupidité sont aussi des problèmes d'économie politique ! La doctrine sociale de l'Église lui répond en privilégiant la sobriété et la culture des biens immatériels, continûment divisibles, qui rassasient davantage l'âme que les biens matériels, eux qui ne sont pas divisibles à l'envi et qui ne sauraient par nature satisfaire le désir, même égaré, d'êtres spirituels faits pour l'infini.

Avarice et cupidité sont des vices graves. Elles font bon marché des vertus théologiques. Tout d'abord de l'espérance : l'accumulation de biens que réalise l'avare dénote une crainte par rapport à l'avenir. Elle s'oppose à l'enseignement évangélique sur la providence : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela – la nourriture, le vêtement – vous sera donné par surcroît. Ne vous inquiétez donc pas du lendemain ; demain s'inquiétera de lui-même. A chaque jour suffit sa peine » (Mt 6, 33). Leçon toujours indigeste pour les anxieux, vous en conviendrez, qui craignent continuellement et souvent à juste titre des lendemains difficiles. Mais encore une fois, c'est céder à une attitude pélagienne, qui exclut plus ou moins Dieu du gouvernement de notre vie. Parfois le fait d'être surpris par le manque – dans tous les domaines – a des vertus et nous permet de franchir un cap spirituel.

Avarice et cupidité s'opposent aussi bien sûr à la charité : elles s'opposent avant tout à la libéralité, cette saine générosité qui nous invite à partager nos biens avec ceux qui manquent du nécessaire et parfois même d'un peu de superflu. Elles consistent à renverser la hiérarchie des biens, en privilégiant les biens finis, matériels, au Bien infini, immatériel, qu'est Dieu. Enfin, elles s'opposent à la foi qui nous enseigne, même si c'est en clair-obscur, que l'au-delà est préférable à l'en deçà. Or l'avare reste désespérément attaché à ce monde-ci, transitoire et passager, se fermant aux splendeurs du siècle à venir, la gloire même du visage de Dieu. A cet égard, le transhumanisme signe le triomphe de

l'avarice en tous ses états : préférer finalement la misère de cette figure abîmée du monde, celui de la création au monde régénéré du Ressuscité dans la gloire de son Père !

### **III – Les remèdes**

#### ***1 – Rompre avec avarice et cupidité***

Alors que faire ? Il faut rompre avec l'avarice et la cupidité, c'est-à-dire remettre l'argent à sa place : bon serviteur, il est mauvais maître comme chacun sait. C'est l'écho de l'enseignement évangélique : « Nul ne peut servir deux maîtres : ou il haïra l'un et méprisera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent » (Mt 6, 24). Le texte grec porte même Dieu et Mammon, c'est-à-dire l'argent hypostasié, devenu une idole à laquelle on sacrifie tout. L'évangile nous invite clairement à choisir, même si c'est douloureux, et cela non pour satisfaire à une règle extérieure mais en vue de notre bonheur. C'est la question posée au jeune homme riche : « Si tu veux être parfait – nous pourrions traduire : si tu veux être heureux –, va, vends tout ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux ; puis viens, suis-moi. Entendant cette parole, le jeune homme s'en alla contristé, car il avait de grands biens » (Mt 19, 16-23). Et Jésus de s'exclamer : « Oui, il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux ! » (Mt 19, 24).

Oui, il est difficile de renoncer à nos chaînes, fussent-elles fines et dorées, pour entrer dans le domaine incertain de la liberté, celle des enfants de Dieu, qui conduit au bonheur véritable. Ce n'est pourtant pas impossible et l'exemple d'un saint Antoine, dans l'Égypte du 4<sup>e</sup> siècle, nous le prouve : entendant la même parole – celle de l'évangile du jeune homme riche –, il la mit en pratique, devenant le père des moines d'Orient et d'Occident, le lointain inspirateur d'un saint François d'Assise ou d'une sainte Teresa de Calcutta...

Rompre avec l'esprit de lucre, c'est la condition du bonheur parce que c'est retrouver la vérité de notre être. Notre vraie richesse, c'est d'imiter le Christ libre, dans la pauvreté de son obéissance. Encore une fois écoutons saint Paul : « Vous connaissez la libéralité de notre Seigneur Jésus Christ qui pour vous s'est fait pauvre, de riche qu'il était, pour vous enrichir par sa pauvreté » (2 Cor 8, 9). Ce qui nous enrichit, dit curieusement Paul, ce n'est pas la richesse du Christ, mais c'est sa pauvreté. Le cadeau qu'il nous fait, c'est, par-delà le mouvement descendant de l'Incarnation, sa relation de dépendance filiale au Père qui toujours demeure. C'est cela que nous devons cultiver : l'esprit d'enfance, si cher à la petite Thérèse, qui est la vérité de notre être de créature et la vérité de notre être d'adoptés dans le Christ. Nous pouvons accumuler toutes les richesses que nous voulons, nous ne cesserons jamais de dépendre de Dieu, du Christ et de nos frères par qui les biens les plus beaux nous viennent. Et nous avons alors à entrer dans la réciprocité du don avec tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons. Aussi riches que nous soyons, nous sommes toujours des débiteurs insolubles (cf. Mt 18, 23-35), incapables de nous donner l'existence, incapables de nous donner l'éternité.

#### ***2 – Libéralité***

Ayant compris cela, il faut nous entraîner à la liberté. C'est notre intérêt bien compris, nous enseigne l'évangile. Au cœur de la prière que le Seigneur nous a enseignée pour nous adresser à son Père et à notre Père, il y a cette demande : « Remettez-nous nos dettes comme nous-mêmes les avons remises à nos débiteurs » (Mt 6, 17). Dette : c'est le terme originel en Matthieu, que le latin a conservé,

même si Luc (11, 4) l'interprète par péché, comme le fait notre traduction française. Pour que nous soit remise notre dette, existentielle et spirituelle, il faut que nous-mêmes en fassions autant, manifestant ainsi notre volonté d'imiter le Christ, médiateur en sa passion de cet affranchissement. C'est ce à quoi nous invite saint Luc, soulignant lui aussi en passant notre intérêt bien compris : « Donnez et l'on vous donnera. Car de la mesure dont vous mesurez, on mesurera pour vous en retour » (Lc 6, 38).

S'entraîner à la liberté vis-à-vis des biens du corps ou de l'esprit, c'est pratiquer la libéralité : donner de son argent, donner de son temps, donner de son intelligence, donner de son cœur. Le temps du carême nous invite plus particulièrement à nous engager dans ce chemin de libération et de liberté. « Faites-vous des amis avec le Mammon d'iniquité », nous dit saint Luc (16, 9). Car les miséreux grouillent autour de nous, et pas seulement ceux qui n'ont rien ou ceux qui voudraient consommer plus : il y a aussi ceux qui sont misérables parce qu'ils sont pauvres de vérité, pauvres d'affection, pauvres de relation, pauvres de Dieu.

Le baptême nous a conféré une triple richesse que nous pouvons partager : la foi, l'espérance et la charité. La foi nous donne Dieu. Or, « celui qui possède Dieu ne manque de rien : Dieu seul suffit », dit sainte Thérèse de Jésus. « Qui a Dieu a tout ». Un tout possédé réellement, même si c'est dans le clair-obscur de la foi, dans l'espérance de son resplendissement ultime. « Qui a Dieu a tout » : soyons donc cohérents avec notre foi, et que notre générosité en soit un signe. Il ne s'agit pas de renouveler à tout propos le « bûcher des vanités » d'un Savonarole dans la Florence de la Renaissance, mais se rappeler que cupidité et avarice ne rendent pas l'homme heureux.

Nous sommes faits pour plus. Celui qui – comme saint Jean de la Croix – n'a d'autre richesse que Dieu peut s'écrier : « Et toi qu'attends-tu, puisque dès maintenant tu peux aimer Dieu dans ton cœur ? Les cieux sont à moi et la terre est à moi. A moi les nations, à moi les justes, à moi les pécheurs. Les anges sont à moi et la Mère de Dieu est à moi. Tout est à moi. Dieu est à moi et pour moi, puisque le Christ est à moi et tout entier pour moi. Après cela, que demandes-tu et que cherches-tu, mon âme ? Tout est à toi et entièrement pour toi. Sois fière et ne t'arrête pas aux miettes qui tombent de la table de ton Père » (*Paroles de lumière et d'amour*, 26). Ainsi, en abandonnant tout, nous retrouvons tout ; toutes les créatures sans exception, mais dans la fraîcheur du regard créateur de Dieu, qui les laisse toutes exister librement, sans les tenir captives. Tout posséder, mais en Dieu et à la manière de Dieu, sans la moindre avarice ni cupidité.

« La peste soit donc de l'avarice et des avaricieux », disait Molière (*L'Avare* I, 3), et de moi le premier car *mutatis mutandis de te fabula narratur* ! Oui, c'est bien de toi, de moi, que parle la pièce !